



« Maîtres du monde » : Montesquieu et l'impérialisme romain

COMMUNICATION DE DANIEL DROIXHE
À LA SEANCE MENSUELLE DU 9 MAI 2026

Dans mon édition d'extraits des *Lettres persanes* et des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, en classiques Larousse, une section sur les *Jugements* rappelait ces lignes de Sainte-Beuve à propos des *Considérations* :

Ce n'est qu'à partir d'Annibal et des guerres puniques que la pensée de Montesquieu se déploie à l'aise et qu'il trouve toute sa matière. Le chapitre VI, sur la politique des Romains et sur leur conduite dans la soumission des peuples, est un chef-d'œuvre où la prudence et la majesté se combinent. La grande manière commence pour ne plus cesser¹.

Si la géopolitique romaine de « soumission des peuples » est en effet exposée de manière remarquable par Montesquieu, les raisons rendant compte de cet impérialisme sont suggérées dès le chapitre premier, que reproduit mon édition des anciens « Classiques pour tous » de la Librairie Hatier. « Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, lit-on d'abord, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de la Crimée faites pour renfermer le butin, les bestiaux, et les fruits de la campagne². » Si le butin figure en tête des biens qu'accumule la jeune Rome, c'est que les Romains sont avant tout un peuple qu'on dirait aujourd'hui prédateur. « Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres ; ils revenaient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus. » Ils apprirent

¹ MONTESQUIEU, I. *Lettres persanes / Considérations. Extraits, avec une notice biographique, une notice historique et littéraire, des notes explicatives, des jugements, un questionnaire et des sujets de devoirs*, éd. C.-A. Fusil et L. Lejealle, Paris, Librairie Larousse, 1952, p. 98-99.

² MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, éd. C. Volpilhac-Auger avec la collaboration de C. Larrère, Paris, Gallimard, 2008, p. 63-66.

la discipline, qui devint un des éléments de leur supériorité, en l'appliquant à « la manière de piller », en observant « à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares ». Mon classique Hatier note que la « Petite Tartarie » désignait au XVIII^e siècle « les gouvernements russes sur la mer Noire³ ».

L'économie et la culture guerrières des Romains pouvaient aussi profiter, observe Montesquieu, d'un facteur démographique. Un passage du livre III qui figurait traditionnellement dans les éditions anciennes ou récentes des *Considérations*, fait état d'un « dénombrement » de Rome au IV^e siècle avant notre ère. Le passage était encore reproduit dans l'édition Garnier des *Considérations* par Gonzague Truc, en 1954, mais il a disparu des éditions Gallimard de Catherine Volpillac-Auger⁴. Rome et Athènes eurent à peu près le même nombre d'habitants : « Rome en avait quatre cent quarante mille ; Athènes quatre cent trente et un mille. » Inutile de dire que ces chiffres ne correspondent pas aux estimations actuelles : de 100 000 à 150 000 pour Rome et de 30 000 à 60 000 pour Athènes.

Le calcul de Montesquieu porte davantage sur « le nombre de citoyens pubères », qui constituaient à Rome « le quart de ses habitants », tandis que les très jeunes hommes représentaient seulement dans la ville grecque « un peu moins du vingtième ». En d'autres termes, les citoyens en état de faire la guerre, dans toute leur rigueur juvénile, étaient proportionnellement plus nombreux que dans une cité hellénique qui montrait la fragilité des sociétés vieilles et caduques, c'est-à-dire, écrit Montesquieu, « corrompues ».

L'aptitude au combat se doublait, ajoute Montesquieu au chapitre premier, d'un avantage qui tient au matériel militaire. On dirait aujourd'hui que le progrès technologique confère, comme il est ordinaire, un pouvoir déterminant. Citation :

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuple dur et belliqueux (...). Romulus prit leur bouclier, qui était large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu

³ MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, éd. H. Labaste et R. Nicolle, Paris, Librairie Hatier, 1932, p. 10 ; MONTESQUIEU, *Considérations*, éd. Volpillac-Auger, p. 66-67. On notera aussi que Plutarque, dans *Les vies des hommes illustres*, n'a pas des mots moins durs pour qualifier les fondateurs de Rome : « ses premiers habitants furent un assemblage de brigands, d'esclaves fugitifs, et de misérables bannis, tous de différents pays et de différent langage » (PLUTARQUE, *Les vies des hommes illustres*, trad. Dacier, Paris, Clousier et al., 1721, t. I, p. 83).

⁴ MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, éd. G. Truc, Paris, Garnier, 1954, p. 13 ; MONTESQUIEU, *Considérations*, éd. Volpillac-Auger, p. 78.

successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs⁵.

On explique ailleurs comment la source de l'information, qu'on n'a trouvée nulle part, semble être le *De militia romana* de Juste Lipse, qui se réfère à Tite-Live et à son livre IX de l'*Histoire romaine*⁶.

L'attention portée à l'armement reflète une préoccupation exprimée par Montesquieu dans les *Lettres persanes* dès 1721. Dans la lettre 105, Rhédi écrit à Usbek :

Tu m'as beaucoup parlé, dans une de tes lettres, des sciences et des arts cultivés en Occident. Tu vas me regarder comme un barbare : mais je ne sais si l'utilité que l'on en retire dédommage les hommes du mauvais usage que l'on en fait tous les jours⁷.

On remarquera, comme le note mon classique Hatier, que, près de trente ans avant Rousseau, Montesquieu avance la réponse paradoxale développée dans le *Discours sur les sciences et les arts*⁸. Montesquieu donne comme exemple « la seule invention de la poudre », en raison de laquelle « il n'y a plus de places imprenables », « c'est-à-dire, Usbek, qu'il n'y a plus d'asile sur la terre contre l'injustice et la violence ». Et Rhédi d'ajouter :

Je tremble toujours qu'on ne parvienne, à la fin, à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières.

Curieusement, l'illustration des méfaits de la découverte se porte à l'établissement de certains métaux et de « deux ou trois signes » – la monnaie – qui régissent l'ordre financier du monde. Voilà comment des métaux « rares et inutiles à tout autre usage » sont devenus, « par une convention générale » sur « le prix de toutes les marchandises », des gages de la « valeur » humaine. On sait comment la critique se prolonge chez Montesquieu par une dénonciation de la « servitude » à propos de cette « faim sacrée de l'or » dont il sera question dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal et de Diderot.

⁵ MONTESQUIEU, *Considérations*, éd. Volpillac-Augier, p. 64.

⁶ Juste LIPSE, *De militia romana libri quinque*, Antverpiae, Ex officina plantiniana, 1596, p. 173 : « *Forma erat scuti (Samnitici) summum latius, quàm pectus atque humeri teguntur, fastigio aquali, ad imum cuneator, mobiliaitis causâ.* »

⁷ MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. J. Starobinski, Paris, Gallimard, 2003, p. 234-235.

⁸ MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, éd. Ch. Charrier, Paris, Hatier, 1938, p. 61-62, lettre 106.

Il devient ironique que cette avidité pour l'or soit, selon Montesquieu, quelque peu épargnée aux musulmans, qu'un tel asservissement « fait frémir ». « Heureuse ignorance », n'est-ce pas ? écrit le philosophe, que celle « des enfants de Mahomet », chez qui une « aimable simplicité » rappelle « la naïveté des anciens temps ».

Revenons aux *Considérations*, à l'impérialisme. Une autre arme qu'exploite largement ce dernier est celle du langage (on comprendra que je m'y arrête). Montesquieu l'analyse au chapitre VI.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement maltraités, ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre⁹.

Les Romains n'exploitaient pas que la violence des mots mais aussi la complexité du latin (celui-ci étant d'une univocité et d'une rigueur moins transparentes que ne le croyait Diderot). « Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue : ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité, et non pas la ville¹⁰. » Montesquieu poursuit :

On sait comment les Étoiliens qui s'étaient abandonnés à leur foi furent trompés ; les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportait la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, et des sépultures mêmes.

À l'interprétation frauduleuse des traités, les Romains joignaient une propension à les renier ou les révoquer (qu'ajouter concernant la rupture du traité de désarmement nucléaire de 1987 ?).

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'état qui les acceptait¹¹.

Ils exigeaient la réduction maximale des capacités militaires du contractant – « garnisons des places fortes », « nombre des troupes de terres », livraison à leur

⁹ MONTESQUIEU, *Considérations*, éd. Volpillac-Augier, p. 104.

¹⁰ *Ibid.*, p. 110.

¹¹ *Ibid.*, p. 104.

bénéfice des chevaux et éléphants. Et « si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeraient de brûler ses vaisseaux et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres ».

Kant se montrera très préoccupé de la prévention d'accords fallacieux lors de la signature de traités de paix, dans son *Projet de paix perpétuelle*.

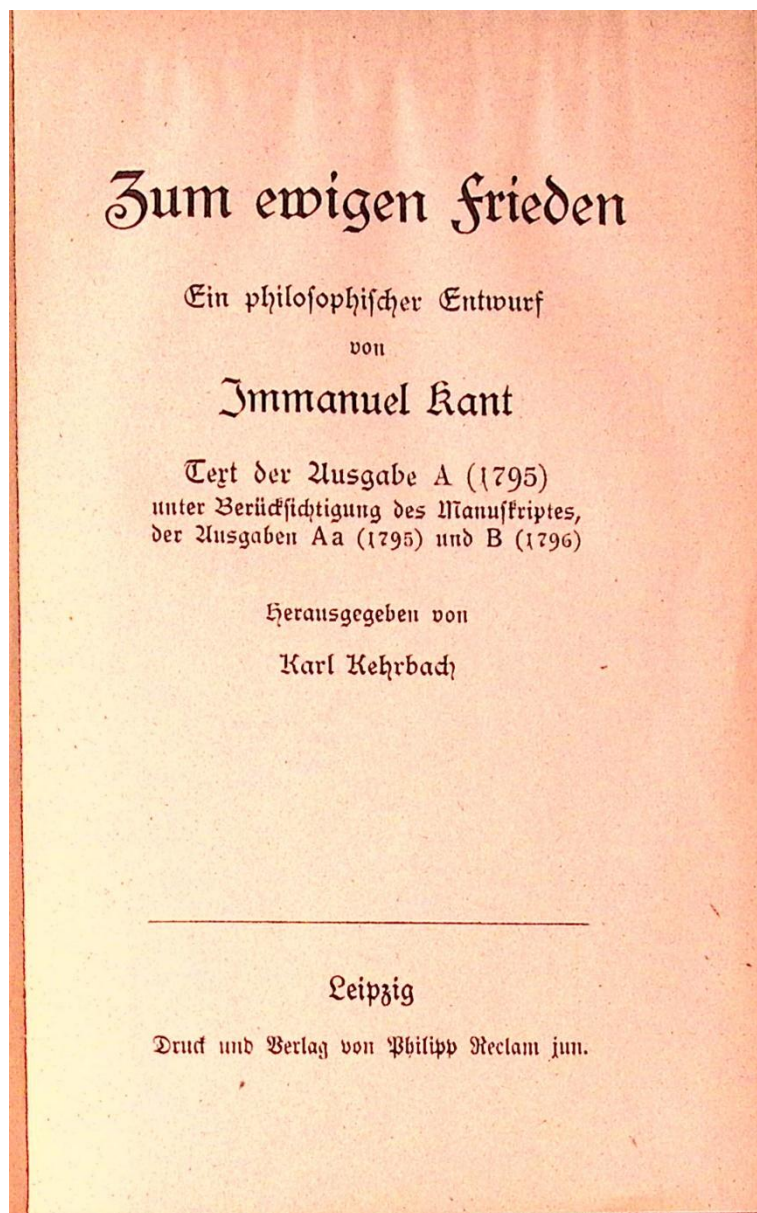


Figure 1. *Édition du Projet de paix perpétuelle* d'Emmanuel Kant (s.d.).
Oupeye, coll. Daniel Droixhe et Alice Piette.

« Aucun traité de paix, écrit Kant, ne doit être considéré comme tel si on l'a conclu en s'y réservant secrètement quelque sujet de recommencer la guerre¹². » Parler d'une « paix perpétuelle » comporte en soi un « pléonasme suspect », car l'emploi du mot de « paix » suppose qu'on s'engage à l'observer et que soient écartées « sans exception » toutes « causes existantes d'une guerre future, bien qu'elles soient peut-être actuellement encore ignorées des parties contractantes ». L'occultation d'une clause dissimulée est une forfaiture qui relève de la « casuistique des Jésuites », indigne d'un souverain. Est-ce ici le philosophe des Lumières, adhérant à une politique du bon prince éclairé, qui s'exprime, ou l'universitaire allemand attaché, comme on le sait, à la culture du droit ?

La poursuite effective de la guerre malgré la conclusion d'un traité de paix faisait partie des tromperies politiques mises en œuvre par les Romains. Lorsque le général d'un pays ennemi « faisait la paix pour sauver son armée prête à périr » – tournons à nouveau nos regards vers le monde d'aujourd'hui – « le sénat qui ne la ratifiait point profitait de cette paix et continuait la guerre¹³ ». C'est ainsi que Rome trompa le Numide Jugurtha, figure culte de l'indépendance algérienne¹⁴.

Qu'eût pensé Kant de la manière dont son pays s'est parfois soumis à l'impérialisme ? Le futurible est-il légitime ? S'érigeant, écrit Montesquieu, en « tribunal qui jugea tous les peuples », le sénat de Rome arrosait ses amis et alliés de ses bienfaits en leur attribuant « une partie du domaine du peuple vaincu¹⁵ ». De la sorte, « il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre et beaucoup à espérer ; et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer, et tout à craindre ».

Il était donc de bon ton, pour l'ambassadeur de telle ou telle nation, d'être humble et de s'agenouiller devant la puissance romaine. Mais l'humilité – j'en fais un adage – donne vite lieu à l'humiliation. Montesquieu brode magnifiquement sur le motif que constitue la relation entre les Romains et la coalition des alliés volontaires¹⁶.

¹² Emmanuel KANT, *Projet de paix perpétuelle*, Königsberg, Friedrich Nicolovius, 1796, p. 3 et suiv. ; Emmanuel KANT, *Pour la paix perpétuelle : projet philosophique. Avec un choix de textes sur la paix et la guerre d'Érasme à Freud*, éd. J. Lefebvre, Presses universitaires de Lyon, 1985, p. 52.

¹³ MONTESQUIEU, *Considérations*, éd. Volpilhac-Augier, p. 110.

¹⁴ La Constitution algérienne a intégré dans son préambule une double référence à la Numidie de Jugurtha et à la résilience ou résistance de l'Islam. La Numidie, royaume qui s'étendait sur l'Algérie, la Tunisie et la Libye, peut préfigurer, si je ne m'abuse, le califat omeyyade des VII^e-VIII^e siècles, qui s'étendait de l'Espagne à l'Asie centrale et à l'Iran, ou le califat sunnite des Almoravides des XI^e-XII^e siècles, à l'époque de la floraison de la magnifique médecine hispano-musulmane.

¹⁵ *Ibid.*, p. 103.

¹⁶ *Ibid.*, p. 105.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très recherché ; car on était sûr que l'on ne recevrait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres.

Ainsi, « il n'y avait point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre » à la puissance impériale. Il n'y avait pas « de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir ». On vit comment un roi de Cappadoce, Ariarathe, se déshonora pour obtenir la faveur de Marc-Antoine au premier siècle avant notre ère. Une note discrète explique : « Ariarathe fit un sacrifice aux dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avait obtenu cette alliance. »

L'exploitation des alliances constitue une arme majeure de l'impérialisme romain. Sa stratégie de la guerre par délégation est exemplaire : on fait mener par un allié, à ses dommages et à ses coûts de financement, un conflit contre une puissance rivale, au nom de valeurs prétendument communes.

On combat aussi un adversaire en utilisant des faiblesses constitutives, sociales. Le dispositif est illustré par la Macédoine. Son roi Philippe perdit son combat contre Rome, lors de la bataille des Cynoscéphales en 197 avant notre ère. Au lieu de mobiliser la nation contre l'impérialisme et ses armées, Philippe se perdit en bavardages sur de « vains intérêts » qui égaraient ses sujets. On dira qu'il amusait les médias avec des questions futiles dans des débats du café (turc) du coin.

Tel est le destin d'un peuple qui se trompe d'enjeux. Il faut en effet distinguer, écrit Montesquieu, « une nation de soldats », qui en quelque sorte se bat pour son identité, son intégrité et son indépendance nationales, et « des peuples qui ne sont que citoyens¹⁷ ». Un choix oppose en somme l'esprit de conquête ou de résistance à celui de démocratie et de débat public.

Louis Althusser, dans *Montesquieu, la politique et l'histoire* (1959), s'est interrogé sur l'opposition entre « temps des républiques » et celui des « empires¹⁸ ». Il écrit :

Montesquieu ne croit pas à la République, et pour une raison simple : *le temps des Républiques est passé*. Les Républiques ne tiennent que dans de petits États. Nous sommes à l'ère des Empires, moyens et grands. Les Républiques ne se maintiennent que dans la vertu et la frugalité, la médiocrité générale, prise dans son sens d'origine, qui est qu'on se contente de rien pour être heureux. Nous sommes dans un temps de luxe et de commerce. La vertu est devenue si lourde à

¹⁷ Classique Hatier, éd. citée, p. 25-33.

¹⁸ Louis ALTHUSSER, *Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, chapitre IV, « Il y a trois gouvernements... », p. 65.

porter que ce serait désespérer de ses effets si on ne les pouvait attendre de règles plus légères.

L'actualité inverse dans une certaine mesure l'opposition décrite par Althusser à propos de Montesquieu. La frugalité a été tout récemment invoquée par le ministre iranien des Affaires étrangères, Abbas Araghchi, pour engager ses concitoyens à maintenir une « frugalité » qui est la marque des héros ou des martyrs, et qui constitue une des armes culturelles de leur résistance à l'impérialisme. La stricte observance de la tradition religieuse devient ainsi ce qu'était la « vertu » du Romain et de son impérialisme. Ainsi, le « temps des Empires », caractérisé selon Montesquieu par la débauche et la mollesse, prend aujourd'hui, selon certains politologues, la figure d'une Amérique du Nord en décadence impériale, en faillite démographique, éducative et religieuse. Les opinions publiques, promptes à prendre le parti de David contre Goliath, réfléchissent le mouvement qui redessine une nouvelle carte du monde, où la Chine et le « Sud global » s'avancent de manière déterminée. On imagine bien qu'une telle extension des réflexions sur Montesquieu invite au débat.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Daniel Droixhe, « *Maîtres du monde* » : *Montesquieu et l'impérialisme romain* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>